

et d'une seconde perle. Le prix de ce gland est incalculable.

Sur le front d'Ek-Bohl, lorsqu'il est monté par son maître, est placé un bijou qui dépasse en splendeur tout ce qu'on peut rêver. C'est une sorte de petit panache, haut de douze à quinze centimètres, et qui semble un amoncellement de rubis, de saphirs, de topazes, d'émeraudes et de diamants. Il y a à la base un gros diamant qui forme étoile, et qui, au soleil, jette des feux éblouissants. Dès que le schah descend de cheval, on cache cet incomparable bijou dans un des fontes.

Le Schah avait hier son costume d'apparat. Il avait la poitrine couverte d'une mosaïque de pierres fines. Le col était formé d'une rivière de diamants, bordée de deux côtés d'une succession d'émeraudes. C'est sa façon d'arborer les couleurs de la Perse. Par une faveur toute spéciale, il a consenti à cacher à moitié cette parure sous le large ruban rouge de la Légion d'honneur, qu'il se déclare très fier de porter.

Dit-il un mot des tribunes ! Vraiment l'hésite à le faire. Jamais on n'est arrivé à composer un public de si singulière façon. La plus haute société parisienne était réduite aux chaises. Les cocottes les plus déclassées trouaient aux places d'honneur. Le trafic qui a été fait des billets est une honte ! On vendait à toutes les agences. Et les journaux les plus accrédités n'en ont reçu qu'un.

La Radicaille était les costumes les plus bizarres.

Un bossu que ses spéculations pendant la guerre ont rendu célèbre, traînait dans l'enceinte une bande d'individus qu'on pouvait prendre pour la noce du petit-ébénié au grand complet. Tandis que les députés sérieux restaient à leur place et acclamaient nos soldats, la gauche radicale affectait de rester dans la cour du pesage... ou aux buffets.

Les boutonnières de nos honorables étaient ornées d'un large ruban rouge, brodé d'or.

Conséquent avec ses principes, M. Villain portait seul une écharpe. C'est à ce qu'il appelle la tenue officielle.

Puisque je parle de tenue, je dois faire remarquer que le maréchal MacMahon ne portait que le costume de général de division, comme du reste le maréchal Canrobert. Le général comte de Palikao était en gilet blanc, ainsi qu'un bon bourgeois.

Dans la tribune du corps diplomatique, on voyait les épaves des divers gouvernements espagnols. La toilette rose de madame de M... sur le fond de couleurs sombres des nobles Français et des vilains Andalous.

A la sortie, madame la maréchale de MacMahon a été saluée en reine, et a salué comme une reine. Les deux belles habitudes de la Chambre, mesdames d'Harcourt et de Rainneville lui formaient une escorte d'honneur.

En somme, le plaisir que la revue a causé à Nasser-ed-Dine et aux dignitaires persans a été très grand. Ils ont été surpris et heureux de voir la France, après ses désastres, posséder une si nombreuse armée. Si le spectacle a été long, ils en ont conçu une idée plus brillante encore de nos ressources et de notre force, et ne s'en sont pas plaints, au contraire.

— Si vous saviez, — me disait au retour, un des aides de camp du roi, le général Mirza-Rizza-Khan, — combien d'entre nous ont pleuré à la nouvelle de vos désastres, vous comprendrez aisément toute notre joie d'aujourd'hui !

ALFRED D'USAY.

Nous empruntons à un journal le récit de la visite du schah aux Invalides.

Le schah a traversé l'Esplanade et la cour d'honneur en voiture, au milieu de deux haies de vieux soldats, — le reliquat de deux millions d'hommes ! — selon l'expression pittoresque du gouverneur, le général de Martimprez.

Le général attendait Nasser-ed-Din sur le perron de la chapelle, ayant auprès de lui le colonel Borde, major, le chef d'escadron de Lentilly, son aide-camp, tous les officiers des différents services, ceux des pensionnaires de l'hôtel que leurs infirmités ne retiennent pas dans leurs appartements, l'abbé Largentière, aumônier, et M. Crépinet, l'architecte de l'église et du dôme.

Le schah était très gai, très souriant ; il a salué de la main les officiers et les dames, et a paru charmé de voir, dans cet asile de la vieillesse, les enfants qui battent le tambour. A ce moment, le docteur Tholosan remarqua dans la foule son ami le baron Larrey et lui serra les mains avec effusion.

— Qui est-ce ? demanda le schah.

— Le baron Larrey, répondit le docteur.

— Larrey, Larrey !... si jeune ! le fils !

Et il invita gracieusement le baron à l'accompagner.

Arrivé derrière l'autel de la chapelle, Nasser-ed-Din parut très impressionné à la vue de deux curieuses de Duret,

qui semblent garder l'entrée du tombeau. Le docteur Tholosan lui traduisit en persan l'inscription : « Je veux que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé. »

Au moment de descendre dans la crypte, le schah rejeta son sabre et donna à garder à un des princes. Longtemps il contempla le monolithe qui recouvre les restes de Napoléon. Puis, comme pour chasser les idées sombres, il se retourna et s'informa du nom des vieux officiers qui le suivaient, demandant à chacun le nom de la bataille où il avait été blessé, et priant le général de noter tous ceux à qui il parlait.

Après du schah se tenait le gardien Heudier, vieux sergent-major. Lui voyant la médaille de Sainte-Hélène, il lui dit :

— Waterloo ! quel âge ?

— Seize ans, sire, répondit le vieux grognard.

Le schah s'engage dans le pourtour de la crypte. Il s'arrête à un faisceau de drapeaux et les examine un à un avec intérêt. Un surtout paraît le frapper. Il questionne — en français toujours — mais en n'employant que les verbes et les substantifs...

— Drapeau ?

— Autrichien, sire, pris à la bataille d'Eylau, dit le vieux gardien.

— Eylau, Autrichien !... Non ! Prussien !... s'écrie Nasser-ed-Dine.

Et il étend le vieux drapeau, dont il montre l'aigle noir aux assistants.

J'avoue que tous les spectateurs de cette scène étaient absolument émerveillés. Le schah joit un instant de son triomphe. Il montre une colonne :

— Marbre ?... dit-il.

— Des Pyrénées ! lui répond le docteur.

— Ah ! Pyrénées... montagnes, France l'a ajoutée le schah. Puis il désigne le monolithe.

— Granit ?

— Non, sire, c'est du porphyre.

— Porphyre, répète le schah, en montrant par un geste qu'il retiendra ce mot.

— C'est l'empereur Nicolas qui a donné ce bloc à la France, dit le gardien Heudier.

— Nicolas ! Russie ! connais-tu, répond le schah.

On arrive ainsi au caveau formé d'une grille, qu'on appelle le reliquaire et qui contient l'épée d'Austerlitz et le petit chapeau d'Eylau. Un sacristain tient un candélabre qui éclaire la scène. On ouvre l'armoire de glaces. Le schah prend le chapeau et l'examine.

— Simple ! dit-il, et il ajoute quelques mots en persan.

Sa Majesté, dit le docteur Tholosan à haute voix, vient de dire que l'empereur Napoléon aimait la simplicité pour lui et le luxe pour ses officiers.

Le schah tient toujours le chapeau. Puis il touche respectueusement l'épée.

— Austerlitz, dit-il. Napoléon, grand roi ! bien grand roi !

Il semble un instant s'abîmer dans la contemplation de ces objets. Il paraît très ému. Une larme même brille comme une perle sur sa joue bronzée. Puis il sort du caveau brusquement, comme pour s'arracher à un sentiment pénible et achève le tour de la crypte, en égrenant, pour ainsi dire, sur son cortège de vieux soldats, et en demandant à chacun avec intérêt où il a reçu sa plus grave blessure.

Il renchérit par le grand escalier de la crypte et fait le tour du dôme. Là, il y a une centaine de personnes. Le schah ne parle plus que persan. C'est tantôt Yaya-Khan, tantôt le docteur Tholosan qui lui répondent.

Le baldaquin, éclairé par des rayons de soleil, lui paraît magnifique.

— Doré ? dit-il.

— Oui, sire, répond l'architecte ; il est en bronze doré.

C'est comme une déception pour le schah. Il avait cru un instant que c'était de l'or. Il regarde le tombeau du roi Jérôme, et, voyant dans la chapelle située en face un autre tombeau, il dit :

— Joseph !

Les monuments de Vauban et de Turenne ne semblent pas l'intéresser. J'avoue que je le regrette un peu. En sortant du dôme sa vue s'arrête sur les tombes des deux fidèles. Il lit les inscriptions :

— Duret ! Bertrand !... dit-il... vrais amis !

Il traverse de nouveau le chœur. Une musique militaire joue l'air national persan. Tout auprès de la grille qui ferme le sanctuaire, il aperçoit un groupe de sœurs de charité. Il les examine et les salue respectueusement.

En face se tient un jeune invalide mutilé. Le schah lui montre sa manche vidée.

— Dernière guerre ! dit-il.

— Oui, sire, répond le soldat.

— Bazaine ?

Le soldat ne répond pas.

— Mac-Mahon ?

Le soldat semble ne pas comprendre.

— Trochu ? continua le schah.

— Oui, sire.

— Ah ! dit le schah, siège de Paris ! Il examine les médailles du blessé. La médaille militaire ne le surprend pas. Mais l'autre, avec son ruban à l'aigle noir, lui est inconnue.

— Mexique ! dit le soldat, qui se

prend à parler comme son royal interlocuteur.

— Oui ! Foray, Bazaine !... dit le schah en souriant.

Il sort du dôme par les galeries, se rend au musée d'armurerie. Il parcourt la salle des armures et examine toutes les cuirasses et toutes les armures. La grossièreté des objets exposés paraît le frapper davantage que l'énorme dimension de ces armes de nos pères, et il semble aujourd'hui la dépouille des géants.

Il passe à la salle des modèles de canons. Là, tout le charme. Il se fait expliquer par un officier d'artillerie les différentes transformations des bouches à feu. Dès qu'il aperçoit un canon se chargeant par la culasse, il le désigne du doigt et s'écrie triomphalement :

— Actuel !

C'est le dernier mot que j'ai entendu. Cette visite a duré une heure et demie.

Le schah remonte en voiture, serré le main du général de Martimprez et part pour le bois, où il va faire une petite promenade avant le dîner.

Ce récit de la visite de Nasser-ed-Dine à l'hôtel des Invalides est rigoureusement exact. Je l'ai fait sans phrases, comme une sténographie. On sera frappé de la connaissance qu'a notre hôte illustre de l'épopée impériale. Mais ce qui nous a le plus ému, c'est l'impression avec laquelle — montrant l'aigle des vaincus d'Eylau aux vainqueurs de 1870 — il a dit :

— Autrichiens ! non !... Prussiens !

ETRANGER

Don Carlos fait acte de souverain depuis assez longtemps en Espagne, mais jusqu'ici, cette souveraineté n'était constatée, au dehors, par aucun signe matériel. A partir du 1er juillet, une innovation caractéristique s'est produite. Les lettres mises à la poste dans les localités occupées par les carlistes sont ornées d'un timbre à l'effigie du prince. Ce timbre est bleu comme celui de 25 centimes dont on se sert en France. La figure n'est point présentée de profil, mais presque de trois quarts. Les cheveux sont très bien et la ressemblance est parfaite.

LES SUSCEPTIBILITÉS DE M. BISMARCK. — Le rédacteur du journal catholique le *Vaterland*, s'étant permis contre le vice-empereur un apostrophe passablement révoltante sur son nez rouge, s'est vu traduit aux assises et condamné à un mois de prison.

ROUBAIX — TOURCOING ET LE NORD DE LA FRANCE

On lit dans la *Liberté* :

Une pétition couverte de plus de cinq mille signatures doit être adressée aujourd'hui au ministre du commerce, au nom des fabricants et négociants de Roubaix et Tourcoing, contre le nouvel impôt sur les tissus, qu'on se propose d'établir.

Nous croyons que la *Liberté* n'a pas été bien renseignée ; aucune pétition concernant l'impôt sur les tissus n'a encore été adressée à M. le ministre du commerce. Il n'en est pas moins vrai cependant que l'opinion, dans nos centres industriels, est très surexcitée contre l'impôt projeté ; on le juge inapplicable et vexatoire ; des démonstrations contraires, retardées pas à sa préparation. Dans peu de jours, des protestations écrites circuleront et nous savons qu'elles seront bien accueillies dans toutes les branches de l'industrie textile.

Un mouvement qui paraît devoir prendre une certaine extension, s'est déclaré dans plusieurs tissages mécaniques de Roubaix. Depuis quelque temps, des demandes d'augmentation, coïncidant avec une reprise marquée des affaires commerciales, avaient été présentées à des chefs d'établissements. Ces demandes ont été de nouveau formulées hier et aujourd'hui ; elles ont été en partie accueillies ; mais un certain nombre de patrons ont déclaré ne pouvoir y faire droit.

C'est chez MM. Watte-Roussel et frères, rue de la Fosse-aux-Chênes, quela grève s'est d'abord déclarée ; 293 ouvriers ont quitté le travail, mais dans le plus grand ordre. Il n'en a pas été de même chez M. Brunin, rue Saint-Antoine, où des injures et même des menaces ont été proférées contre le patron. Un des ouvriers a été arrêté. L'intervention, ferme et bienveillante, de M. Gimat, notre nouveau commissaire central, a rétabli le calme et les ouvriers ont repris le travail.

Dans beaucoup d'autres tissages, il y a eu échange d'explications entre les patrons et les ouvriers, mais la grève n'est encore que partielle car, ainsi que nous le disons plus haut, plusieurs patrons ont accordé, en totalité ou en partie, l'augmentation qui leur était demandée ; d'autres ont pris du temps pour réfléchir ; quelques uns ont refusé, leurs conventions avec les acheteurs ne leur permettant pas de modifier les prix de revient.

On nous cite une maison où les ouvriers, faisant preuve d'un trop rare respect de la légalité, ont déclaré que, voulant remplir leurs engagements, ils termineraient la quinzième de prévention, mais qu'ils se retireraient, si l'on n'augmentait leurs prix de façon

Somme toute, il n'y a eu aucun trouble, aucune agitation, et tout semble devoir se passer avec le plus grand calme.

Hier soir, en prévision de complications qui auraient pu se produire, on avait renforcé notre brigade de gendarmes ; à Lille, les troupes avaient été consignées ; les brigadiers sont demeurés à cheval toute la soirée, prêts à partir au premier signal. Ces précautions, fort sages, qui seront continuées sans doute pendant plusieurs jours, seront inutiles, nous en sommes convaincus ; grâce au bon sens de nos travailleurs qui sauront résister aux conseils perfides et aux insinuations dangereuses qui pourraient leur venir de la part de prétendus amis.

M. le secrétaire général, un délégué du parquet, M. le commandant Duplex, chef d'escadron de la gendarmerie, étaient à Roubaix hier soir ; ils sont repartis par les derniers trains, après avoir constaté le calme qui régnait en ville, où le mouvement gréviste était du reste généralement ignoré. Une foule nombreuse assistait comme d'habitude au concert donné sur la Place par la Grande-Harmonie et les personnes qui ont vu arriver les gendarmes, de Lille n'ont pas été médiocrement surprises de ce déploiement inusité de force publique.

Un nouveau crime à Roubaix. — Aujourd'hui vers midi, les habitants du quartier de la Gare ont été vivement impressionnés à la nouvelle d'un assassinat sur lequel plane encore le plus profond mystère. Voici les détails que nous avons recueillis à la hâte :

Dans une petite maison de la rue de l'Alma, au n° 5, habite une famille d'artisans, Amédée-Louis Picavet, couvreur de cylindres, sa femme, Odille Deroghe et quatre enfants dont l'aîné a 17 ans.

Vers midi moins le quart, une voisine habitant le quartier de derrière de cette humble demeure, entendit dans la maison un cri douloureux ; accourant aussitôt, elle aperçut dans la cuisine la femme Picavet, debout, les mains appuyées sur la table, ayant un petit couteau de poche enfoncé dans la gorge jusqu'au manche. La voisine s'empressa de retirer l'arme, et aussitôt de la plaie s'échappa un jet de sang. Un quart d'heure après, la victime expirait avant pu déclarer, qu'étant assise, occupée à nettoyer des légumes, un individu était entré chez elle demander l'aumône de cinquante centimes, et que, sur son refus, il s'était emparé du couteau déposé sur la table à côté d'elle, l'en avait frappé violemment, sans menace aucune, et avait pris la fuite.

Or, ce récit, que nous enregistrons sans commentaires, est celui de la voisine qui a reçu la déclaration de cette malheureuse femme. Cette déclaration ne peut être confirmée par personne, attendu que la femme Picavet était seule au logis quand le crime a été commis.

Bien que la rue soit assez fréquentée, la justice n'a pu, jusqu'à présent, trouver personne qui ait vu entrer ou sortir l'assassin de la malheureuse femme. On dit bien que des enfants auraient aperçu dans le quartier, vers midi, un individu dont les allures leur auraient paru étranges ; mais ce fait n'est pas prouvé.

On se perd en conjectures sur les circonstances dans lesquelles le crime s'est accompli. D'après la déposition de la voisine, la femme Picavet n'aurait pu donner aucune indication sur son assassin.

Des quatre enfants des époux Picavet, deux travaillent avec leur père chez M. Desvignes-Boyart, rue Nationale ; les autres vont à l'école.

La femme Picavet était âgée de 40 ans ; elle était très-estimée de ses voisins. Nous avons visité la maison où le crime a été commis ; elle a deux sorties, une sur la rue et une sur une cour commune à un certain nombre de maisons contiguës. L'intérieur est semblable à celui des demeures de nos ouvriers ; c'est pauvre, mais assez propre. Quelques tableaux de piété décorent les murs. A l'endroit où la victime a été frappée, se voit une large flaque de sang. Tout à côté, à terre, se trouve un panier avec les pois qu'épéuchait la malheureuse. Le cadavre, dont la figure est effrayamment contractée, est étendue sur une paillasse jetée à terre ; il est recouvert d'un drap de lit. Une main pensive a placé sur une table à côté un crucifix et une branche de bois bénit.

M. le commissaire central, M. Guiffu commissaire de police du 2^e arrondissement, se sont transportés sur les lieux, et ont commencé une première instruction en attendant l'arrivée des membres du parquet.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette triste affaire.

P. S. — Au moment de mettre sous presse, on nous informe qu'une arrestation se rattachant au crime a été opérée cette après-midi à Lille ; le temps nous manque pour vérifier l'exactitude de cette assertion.

M. le procureur de la République est arrivé cette après-midi.

Dans la même rue de l'Alma, deux heures plus tôt, un manœuvre de maçon, travaillant à une maison en construction est tombé d'une échelle sur le pavé, et a été grièvement blessé. Le cadavre a dû être transporté à l'hôpital.

Le choléra a fait sa réapparition dans l'Europe occidentale ; à Dresde il a pris des proportions sérieuses, à Vienne et à Venise il a déjà fait quelques victimes. Ce mal ne paraît pas jusqu'ici devoir être aussi terrible qu'il le parait être ; il serait sage cependant de prendre des mesures de précaution que la science et l'expérience recommandent.

Déjà en Angleterre des instructions dans ce sens ont été envoyées par le gouvernement aux fonctionnaires ; il est à désirer qu'on ne tarde pas en France à suivre cet exemple. Il y a des mesures d'assainissement général qui ont du ressort des administrations provinciales et des municipalités ; ce ne sont pas les moins importantes pour préserver mal. Il y a encore les précautions que doivent prendre les particuliers ; le médecin anglais les résume ainsi : éviter de boire de l'eau qui n'a pas été bouillie, et de manger en de trop grande quantité des fruits rouges ; avoir toujours sous la main un peu de l'essence de menthe. Nous ne sommes pas compétents pour apprécier la valeur de ces recommandations ; nous avons cru toutefois devoir éveiller l'attention du public. M. sup.

Certes, le danger est loin d'être imminent, et nous ne sachions pas qu'un seul cas de choléra épidémique ait été constaté ni dans nos départements du Nord ni dans le reste de la France ; mais la maladie règne dans des pays frontières, et elle peut arriver jusqu'à nous d'un moment à l'autre.

Quoiqu'il arrive, d'ailleurs, des mesures d'assainissement ne peuvent être que profitables dans la période des chaleurs, surtout dans de grandes villes comme Lille, Roubaix, etc., et c'est bien ici le cas de répéter qu'on ne saurait pêcher par excès de prudence.

Une lettre de M. Barthélemy Saint-Hilaire informe un habitant d'Anzin que M. Thiers arrivera dimanche prochain dans cette dernière ville.

Monsieur Monnier, évêque de Lydda, a donné hier et aujourd'hui la confirmation dans les églises de Notre-Dame et St-Christophe à Tourcoing.

Le chemin de fer du Nord organise pour le dimanche 13 juillet 1873, un train de plaisir de Tourcoing, Roubaix, Lille, Arras, Valenciennes, Bailleul et Hazebrouck à Calais. Le départ aura lieu de Lille à sept heures trente-cinq du matin. Le départ de Calais pour le retour aura lieu à neuf heures quarante-cinq minutes.

Le prix des places (aller et retour) est fixé à 5 fr. 30 en deuxième classe ; à 4 fr. 50 en troisième. Des billets seront aussi délivrés à la gare de Saint-Omer jusqu'au samedi 12 juillet, à cinq heures de soir, au prix de 4 fr. 05 les secondes, et de 3 fr. 05 les troisièmes.

Le double crime de Roubaix-sur-Mer. — La France du Nord donne les détails suivants sur le double crime annoncé dans notre N° d'hier :

La ville de Roubaix-sur-Mer, si tranquille, est enroulé extraordinairement depuis hier ; le double assassinat de la rue du Pot d'Étain a soulevé la population horriblement pour habitée de semblables scènes.

Nous avons raconté sur cet événement, destiné à faire époque dans notre histoire locale, des renseignements présentant un intérêt réel.

Notelle, le meurtrier, est arrivé à Boulogne, lundi soir, à 8 heures, il venait de Lille par train.

Au sortir du train, il est entré dans l'hôtel de l'Amiral Bruix.

Cet homme, qui devait commettre le lendemain un double crime, était fort calme ; il prit une consommation et s'informa d'un logement à bon compte, M^{me} Bütel lui ayant indiqué une chambre de la place d'Alton. Notelle sortit vers neuf heures et demie, et on ne le revit plus la soirée.

Hier mardi, il revint à la maison Bütel dans la matinée. En passant fort paisiblement deux chopes de bière, il alluma avec beaucoup de soin, une pipe de terre, à laquelle il paraissait tenir infiniment puisqu'il l'enveloppait de papier, afin d'éviter qu'elle fût ou salie ou brisée. En ce moment, Notelle paraissait complètement dégagé de toute préoccupation ; il sortit comme un homme qui a du temps à perdre, puis, après s'être promené dans la Halle, il revint toujours fumant.

Vers onze heures, Notelle quitta la maison Bütel et se rendit dans un autre établissement public tenu par M. Leclercq, le plus proche voisin de l'Infortuné M. Fréville. Il se fit servir une